

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1967)

Heft: 76

Artikel: Quand la "Gazette de Lausanne" fait passer ses lecteurs pour des arrivistes

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'annexe, au-dessus de leurs têtes, un rond de respiration gâtait irrémédiablement leurs charmants costumes à clochettes, les clochettes cessaient de sonner, la Comtesse jouait au bridge, pour de l'argent, en trichant un peu Ernest empocha une petite somme ».

Ce sens du réel que Catherine Colomb avait d'emblée révélé dans son premier roman, « Pile ou face » que la critique ne comprit qu'après coup, il n'est pas lié au réalisme du récit. Il surgit non de l'intrigue, mais du développement même des phrases.

« Ce qu'elle avait, pauvre orpheline, ballottée, transbahutée c'était une marraine, sans enfants à elle, guettant chaque homme, la Léonie derrière son rideau, Italienne d'origine, ayant passé les montagnes avec son baluchon, le père tout au moins, elle brodait son trousseau en attendant, elle ne doutait pas d'être appelée un jour, élue, d'ailleurs ces beaux draps seraient agréables pour l'ensevelir, avec les chutes elle fit des petits draps tout brodés avec un E pour Electre... »

Lorsque le réel résulte non de la recherche de l'« illusion romanesque » et d'une volonté de réalisme, mais du déroulement verbal, il tourne à l'imagerie; le réel auquel on accède pas les mots est figé en lieux communs, en clichés (clichés de mots et clichés d'images). Claude Simon est peut-être l'auteur qui fait le mieux sentir (voyez « Histoire » son dernier roman) cette qualité carte postale du réel découvert à travers les mots. Il en va de même pour Catherine Colomb. Mais portée par les mots quelle imagerie peut-elle découvrir étant un écrivain d'ici ?

Les cartes postales de nos mœurs, n'est-ce pas des images tristes : des histoires de pasteurs, de postulation d'université, d'économies de quatre sous de familles qui ne veulent écorner le patrimoine, d'appartements en tranches de gâteaux, de mouettes, de bonnes, de machines à coudre.

Imagerie romande, accumulée par quatre ou cinq générations de familles libérales. Peut-elle être poésie ?

La gageure de Catherine Colomb, c'est de l'avoir

démontré, contre le courant majeur et encore aujourd'hui dominant de la poésie romande. Comment ?

Négation et humour

Cette réalité parce qu'elle apparaît comme mesquine, avare, laide, Catherine Colomb semble vouloir la détruire, ou la nier, ou la distordre (ce goût du difforme, de l'anormal : les estompes font surgir « des animaux, fleurs étranges, gens qui ont la tête tournée à l'envers, des nains, des géants, un cirque »). Cette agressivité est nécessaire pour défendre un autre monde celui de l'enfance et du souvenir de la mère. Dans un des fragments publiés par « Ecriture », deux mains symbolisent ces deux mondes noirs et blancs :

« Il la jeta (l'aigrette de diamants) sur l'effrayant velours noir qui recouvrait le comptoir. Il y a des étoffes comme ça, effrayantes, ce velours noir pris aux draperies extramonde, qui pendait à l'infini, qu'il faut écarter pour arriver seulement à la planète Mars, la plus aisée pourtant, mais il n'y avait que des petits hommes en plomb assez semblables à ses soldats quand elle vivait encore, oh mon Dieu et que sa jolie main, vue d'en bas, son bras, l'aidait à arranger ses soldats sur la table. L'aigrette tremblante, scintillante, brillait sur le velours noir, une affreuse main potelée et coupée à l'avant-bras s'appuyait sur un des côtés de la table, et avançait déjà comme un crapaud pour ramasser l'aigrette, mais le bijoutier, le front plissé de rides, femme acariâtre, la saisit avant elle... »

La jolie et l'affreuse main ! Les deux mondes.

Mais ce monde réel figé en images, Catherine Colomb ne se contente pas d'en souligner la criarderie.

« Ernest. Entre ses dents : crétin... où es-tu ? Elle portait un petit chignon gris et toujours une sorte de bonnet noir pour cacher quoi ? »

Ce monde elle doit l'utiliser pour s'exprimer elle-même. Le réel, elle le rejette, le déforme; puis souvent, dans un autre mouvement, elle l'assimile en fait quelque chose qui la concerne. Ainsi, dans un

des inédits, cette mystérieuse société des maçons, qui agissent au cœur de l'Etat, immenses dans leurs blouses blanches. Leurs méthodes (on retrouve l'ambiguïté des significations) l'auteur en fait le symbole de sa propre manière d'écrire :

« La mystérieuse société des maçons, leur truelle à la main, refaisant sans cesse leur salle de réunion, peignant à fresque, c'est ainsi qu'il faut raconter une histoire, le mur est frais, sans se tromper, sans retours, sans gomme, ils peignent à fresque leurs amours et leurs peines »

(Un alexandrin pour les maçons !)

Ainsi, par l'humour ou même par la sympathie, est réaffirmée la signification du réel, c'est-à-dire l'imagerie collective que s'est fait du réel une certaine société romande.

L'autre itinéraire

La majorité des écrivains romands, vaudois notamment, nient cette réalité. Ils sont comme des fils de famille détachés de leur famille. D'où leur refuge dans la nature et les arcanes du moi. Chez les meilleurs, c'est une sorte d'ascèse. Mais chez les imitateurs, cela tourne à l'académisme. Seul subsiste un certain vocabulaire qui est comme la lune et le soleil couchant de notre poésie : l'eau, la lumière, l'arbre, le blé, les fleurs; autre imagerie de notre sensibilité de paysans transplantés. Mais ce ne saurait être la seule.

Aussi l'art de Catherine Colomb, tel que le confirment ces quatre fragments inédits, est un enrichissement incomparable.

Elle nous apporte la rapidité de l'écriture, la joie du mot, la spontanéité de la phrase, et surtout cette conciliatoin étonnante de l'imagination individuelle et du réel romand.

Cette société, étouffée par le moralisme protestant, la confraternité radicale, niée par nos poètes, elle fait avec Catherine Colomb une rentrée poétique dans notre littérature.

Quel renouvellement; les pétales blancs des cerisiers ne sont pas la seule nourriture du poète. A. G.

A. Biollaz-Crittin était-il une réincarnation de Kennedy, son dernier avatar ? Un Kennedy sommeillait-il en Biollaz-Crittin, ou un Biollaz-Crittin en Kennedy ? Il faut juger sur texte. La collation fut établie par Jean-Paul Vonsattel dans « Le Peuple valaisan » (26.5.1967), en cinq points.

1. J.F. Kennedy :

« Nous célébrons aujourd'hui non pas la victoire d'un parti mais une fête de la Liberté ».

1. A. Biollaz-Crittin :

« Soyez persuadés que la fête de ce jour n'est pas celle d'un homme seul. C'est en réalité la fête de la Liberté ».

2. J.F. Kennedy :

Il parle d'une nouvelle tâche qui consiste à : « créer non pas un nouvel équilibre des puissances mais un monde nouveau où règne la loi, où les forts soient justes et les faibles en sécurité... »

2. A. Biollaz-Crittin :

« Créons ensemble non pas un nouvel équilibre, mais un monde nouveau où règne la loi et où les forts sont justes et les faibles en sécurité ».

3. J.F. Kennedy :

« Tout cela ne sera pas terminé dans les cent jours qui viennent pas plus que dans les mille jours qui viennent ou au cours de l'existence de ce gouvernement, ou même peut-être au cours de notre vie sur cette terre. Mais commençons toujours ! »

3. A. Biollaz-Crittin :

« Cette situation ne sera pas réalisée dans les

365 jours à venir, ou au cours de l'existence de notre gouvernement cantonal, mais commençons toujours ! »

4. J.F. Kennedy :

« C'est entre vos mains, mes chers compatriotes plutôt qu'entre les miennes que repose le succès ou l'échec final de notre entreprise ».

4. A. Biollaz-Crittin :

« C'est entre vos mains, mes chers compatriotes plutôt qu'entre les miennes que repose le succès ou l'échec final de notre entreprise commune ».

5. J.F. Kennedy :

« Maintenant la trompette nous appelle à nouveau. Ce n'est pas un appel à prendre les armes, bien que nous ayons besoin d'armes, ce n'est pas un appel à la bataille bien que nous soyons engagés dans la bataille, mais c'est le fardeau d'une longue lutte crépusculaire, tout au long de l'année « — heureux dans l'espérance, patients dans les tribulations — » une lutte contre les ennemis communs de l'homme : la tyrannie, la pauvreté, la maladie et la guerre elle-même ».

5. A. Biollaz-Crittin :

« La voix du devoir nous appelle sans cesse. Ce n'est pas un appel à prendre les armes, bien que nous soyons engagés dans la bataille, mais plutôt un appel à porter le fardeau d'une longue lutte tout au long de l'année, — heureux dans l'espérance, — patients dans les tribulations —, une lutte d'une part contre les ennemis communs de l'homme : la tyrannie, la

pauvreté, la maladie, etc., d'autre part, pour le mieux-être ».

Pour quand le téléphone direct : Chamoson-Washington ?

Quand la « Gazette de Lausanne » fait passer ses lecteurs pour des arrivistes

Un quotidien doit assurer sa propre publicité. Ainsi, dans les colonnes de la « Neue Zürcher Zeitung » (15 juillet), la « Gazette de Lausanne » se recommande aux annonceurs d'outre-Sarine, et adapte son ton idéaliste à la mentalité réaliste des lecteurs de là-bas.

Voici ce que cela donne :

« La « Gazette de Lausanne » vous permettra de trouver les collaborateurs qualifiés que vous cherchez en Suisse romande. L'annonce que vous y ferez vous mettra en contact avec des lecteurs d'un haut niveau désireux de réussir dans la vie. (Souligné par nous).

Adresser vos ordres au Service de publicité de la « Gazette de Lausanne », 15, rue Centrale, 1001 Lausanne. Tél. 23 01 25 ».